

Les premiers habitants de la paroisse de St-François, (Beauce)

par PHILIPPE ANGERS

D'après le premier recensement nominatif de la Nouvelle-Beauce, en 1762, au lendemain de la cession du pays aux Anglais, et suivant plusieurs papiers de famille, on peut établir qu'à cette date il n'y avait que le bas de la seigneurie Rigaud-Vaudreuil, côté sud-ouest de la Chaudière, où il y avait quelques défrichements.

La seigneurie appartenait encore à M. Rigaud de Vaudreuil, alors en France, et les censitaires occupant des terres étaient :

Nom du mari	Nom de l'épouse	Garçons	Filles
Zacharie Bolduc.....	Jeanne Meunier.....	2	1
Jean Bolduc.....	Louise Quirion.....	2	1
François Quirion.....	Marguerite Bolduc.....		4
Pierre Poulin.....	Geneviève Boucher.....	3	2
Jos.-René Bolduc.....	Marguerite Létourneau (1764).....		1
Ignace Quirion.....	Marguerite Poulin.....	1	2
Louis Paré.....			
Joseph Poulin.....	Angélique Rodrigue.....	1	1
Augustin Veilleux.....	Madeleine Rodrigue.....	3	
Jean Busque.....	Marie-Lse Rodrigue.....		
	(Ces trois dernières filles de Jean Rodrigue, ci-après nom- mé.)		
(Auteur de toutes les familles Rodrigue, de la Beauce.)			
Jean Rodrigue.....	Marie Boulet.....	4	
Guillaume Létourneau.....	François Rodrigue.....	4	4
Joseph Roy.....	Louise Dupuy dit Gilbert.....	4	4
Joseph Veilleux.....	Madeleine Roy.....		
Charles Doyon.....	Louise Rancourt.....	2	3
Joseph Rancourt dit Mystère.....			
François Fortin.....	Françoise Harnois.....	3	1
Joseph Fortin.....	Marie Caron.....	4	3
Jean Gagnon.....			
Augustin Lessard.....	M.-Anne Paradis.....	5	3
J.-Baptiste Gatién.....	Françoise Aubin de L'Isle.....		
Joseph Bizier.....	Marie Alade.....		
Charles Gagnon.....			

Zacharie Bolduc, son épouse et sa fille Marthe, retournèrent à St-Joachim, où cette dernière épousa, en 1765, Pierre Poulin, de St-François, Beauce; veuf de Geneviève Boucher. J.-B. Gatién alla plus tard aux environs de Québec, et Jean Bizier à St-Joseph.

Il y avait peut-être deux ou trois autres familles à cette époque, à St-François, qui devaient habiter la Touffe-de-Pins, côté nord-est de la Chaudière. Ce n'est qu'après 1762 que les Mathieu, Bernard, Thibodeau, Jolicœur, Bourque, St-Hilaire, Morin, Poirier, etc., vinrent s'établir dans la Beauce. La plupart des premiers colons de St-François venaient de Château-Richer, de Ste-Anne ou de St-Joachim. Les neuf-dixièmes des cultivateurs résidant actuellement à St-François, à St-Georges et dans les cantons de Tring, à Lambton, et dans ceux qui longent les rivières du-Loup et de la Chaudière, sont des descendants des valeureux pionniers de 1762, que nous venons de nommer.

Arrivés dans la vallée de la Chaudière pour s'éloigner de la ville de Québec et de la côte de Beaupré, si exposées aux horreurs de la guerre, le choix de leurs terres étant fait, ces hardis défricheurs commencèrent à attaquer la forêt vierge qui couvrait tout le pays. Le premier ouvrage à entreprendre, pour le colon, était de défricher un petit coin de terre pour y construire une maison en bois rond, couverte d'éclisses de cèdre, de quinze ou vingt pieds de côté, et d'y installer une cheminée en pierres des champs, où la terre glaise était employée en guise de mortier à chaux. A la base de la cheminée, il y avait le foyer devant lequel était une grande pierre plate, placée là pour éviter l'incendie. Dans ce foyer on faisait du feu non seulement pour cuire les aliments, mais aussi pour se protéger contre le froid. Les poêles ne firent leur apparition que plus tard. Dans l'inventaire des biens

de la communauté de Joseph-René Bolduc et Marie-Brigitte Perrault, par L. Mèrag, notaire, le 26 septembre 1773, on voit bien un poêle, mais il était en terre, et le dessus et la porte seulement étaient de fonte. Ce n'est qu'après 1780 que le poêle en fonte devient en usage dans quelques maisons de la Beauce. Pendant bien des années, il n'y eut que le feu de cheminée d'employé comme moyen de chauffage dans toute la vallée de la Chaudière.

Vers 1770, M. de Lotbinière fit construire un moulin à scie sur la rivière du Moulin, et ce ne fut qu'après cette date qu'on put se procurer des planches pour remplacer les pièces de bois équarries de leur plancher. La hutte bâtie, on continuait à faire de l'abatis et on faisait brûler les arbres aussitôt qu'ils étaient assez secs. Après le feu, il fallait ramasser les branches et les troncs d'arbres qui n'étaient pas complètement réduits en cendre, et y mettre le feu de nouveau. Ces travaux préliminaires terminés, la pioche venait remuer la terre à qui était confiée les semences de blé, d'orge, de sarrasin, d'avoine et de graines de lin. Les semences finies, la hache recommençait sa besogne pour continuer des années durant, sans trêve ni merci.

Dans les temps primitifs, lorsque la température ne permettait pas le travail dans les champs ou dans les bois, le cultivateur fabriquait lui-même tous ses meubles : tables, chaises, armoires, coffres, voitures, charrues, herses, fourches, pelles et une foule d'autres objets d'usage journalier. Dans la confection de tous ces objets, il n'y entraient aucun morceau de fer, excepté la ferrure de charrue. Toutes les bâtisses étaient construites sans l'aide même d'un seul clou. Pour pierre à aiguiser, on choisissait un gros caillou qui était placé près de la maison. Les faux quelque peu ébréchées étaient battues avec un marteau spécial pour en faire disparaître les brèches. Les cordes étaient fabriquées d'écorces de tilleul (bois blanc) entrelacées par un métier tout à fait particulier. Ces cordages étaient assez forts pour servir de courroies (traits) aux harnais de travail. La laine et le lin tissés leur procuraient les vêtements ; la peau de leurs animaux, leurs chaussures, qu'ils fabriquaient eux-mêmes ; l'original, le caribou, l'ours, le rat musqué, la loutre, le castor et le vison, les habits d'hiver et les coiffures.

Les deux premières années, le jeune colon devait gagner ou recevoir de ses parents vêtement et nourriture. Les articles de première nécessité des colons de la Beauce ont toujours été le sel, les haches, pioches, faucilles, faux, ferrures de charrue et vitres, qu'ils étaient obligés de se procurer à Québec.

Au commencement de la colonisation, à la Beauce, le transport se faisait soit en canot, avec de longs portages, à pieds, à dos de cheval, ou encore sur des *menoires à billot*, voiture tout à fait primitive, qui se composait de deux longues perches reliées vers le milieu par une bille de bois rond fixée avec de bonnes chevilles d'érable, faisant l'office de siège sur lequel on plaçait les effets à transporter. Ces deux perches servaient de brancards pour un cheval ou un bœuf, et leurs extrémités traînaient à terre, l'homme suivait à pied. Ce véhicule servait surtout dans les sentiers sous bois ou dans les chemins à peine défrichés. On transportait aussi les effets à dos de cheval, au moyen d'une selle formée d'une toile très forte, qui couvrait tout le dos du cheval, et de chaque côté, il y avait une poche où on plaçait la charge. Cette selle était avec étriers et s'appelait *panneau*, une